

## Le passé ne dure que cinq secondes

François Charron

Numéro 67, printemps 1996

La croyance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charron, F. (1996). Le passé ne dure que cinq secondes. *Moebius*, (67), 7–12.

## Le passé ne dure que cinq secondes

François Charron

Un individu se laisse enfermer la nuit  
à l'intérieur d'un musée.

Il voit la béance des incertitudes.  
Il apprend à refaire des nœuds.  
Sur un navire (il suffit de tendre l'oreille)  
il change d'époque sans désapprendre.

Ce qui ressemble à hier ou demain,  
ce qui lui fait mal,  
nous indique une déflagration lointaine  
presque immédiatement enterrée.

Fidèles à deux nudités qui s'épousent  
les adorations où nous finissons par nous enflammer  
montent vers l'absolu délicatement.

\*

La table est mise,  
le pain encore chaud désire la foi.

Énergie qui ne sait pas s'arrêter,  
te voilà plus grande que notre plus grand  
besoin d'amour.

Laissons la dictature du moi s'abolir  
là où s'abolit une fausse émotion :  
la perfection de l'extase devrait être permise.

À côté, dans de petites enveloppes assombries,  
les légendes qui réchauffent la chair  
restent scintillantes et imprévisibles.

\*

Un seul peuple pour s'élever jusqu'au lien.

Une forme au plancher me retient peut-être.

Je ronger l'ornement mental.

La brièveté du mystère (son feu indéfectible)  
imprime et consomme des masques par millions.

S'affranchir de la douleur qui nous qualifie  
est d'un naturel rare situé haut.

\*

La recherche d'un centre ne s'obtient  
que par ravissement et trahison :  
« Paroles, vous avez raison de me tourner le dos. »

Une pomme qui s'oxyde reste abandonnée dans  
[l'herbe,  
la beauté comme le malheur meurent sans arrêt,  
au bord d'une eau tranquille les si et les mais  
jamais ne remontent.

Lorsque nous avançons sans l'aide d'un guide,  
y a-t-il de quoi pousser un cri ?

\*

Au milieu du corps  
l'esprit descend au fond d'un trou  
coupable et incompris.  
Isolés tout à coup,  
nos ancêtres inexistants  
égarent jusqu'à leurs noms.

Une chandelle n'a rien créé :  
élargissement de la conscience;  
elle nous divulgue notre invisibilité, très proche,  
un peu comme si nous étions la réplique inventée  
de quelqu'un d'autre.

L'apaisement atteint la nuque en soi,  
l'apaisement caresse l'œil et sa fenêtre.

Animal blessé, comment réussir  
à te pardonner toi-même ?

Avant de me décrire la parade qui s'approche,  
parlez-moi de la flamme d'or inépuisable  
enfouie dans la sécheresse de la paille.

\*

L'embellie qui subsiste  
donne au silence  
un paquet de feuilles vierges.

À l'intérieur de l'homme (dure prison)  
une force inconnue disperse ses racines  
et se purifie.

C'est pour cette raison que se retourner  
n'existe pas quelque part,  
c'est pour cette raison que nous sommes presque  
[toujours  
en retard sur la vraie simplicité.

Avec ses yeux de panthère noire,  
le personnage attentif  
(sortez tous de lui !)  
s'assoit au bord d'un cimetière  
magnifiquement illisible.